



Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

## Football et fascisme : retour sur les années 1930

Yannik van Praag  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Juin 2018

En mai 1934, à quelques jours du début de la Coupe du monde de football organisée en Italie, Galeazzo Ciano, gendre de Mussolini, alors à la tête de la propagande, prie les directeurs de quotidiens de donner « le plus de publicité possible aux matches du championnat de football, en leur consacrant une partie de la première page de manière à attirer sur les manifestations du championnat l'intérêt et l'attention du public. »<sup>1</sup>



L'équipe italienne lors de la Coupe du monde de 1938, avant de disputer son match de quart de finale face à la France

Lorsque l'on mêle sport et fascisme, la première image qui vient à l'esprit est certainement celle des Jeux olympiques de Berlin en 1936. C'est pourtant Mussolini, davantage que tout autre dirigeant de son époque, qui a le plus rapidement compris la valeur du sport en politique. Lui-même ne ménage pas ses efforts pour se présenter en sportif qui excelle en tout. Il s'exhibe volontiers dans l'effort, torse nu, dévale les pistes de ski, avale des kilomètres de route à vélo et célèbre les grands champions qui doivent leur succès au génie du fascisme. Le sport est l'un des piliers du projet éducatif fasciste. À l'école, la place accordée à l'éducation

---

<sup>1</sup> Voir la synthèse de Paul Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2008/3 (n° 55-3), p. 61-84.  
<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2008-3-page-61.htm>, consulté le 7 mai 2018.

physique est renforcée, rompant avec une tradition plus formelle ou intellectualiste. Il s'agit de forger des hommes solides, vigoureux, dynamiques et enthousiastes. Le régime investit dans les infrastructures sportives, que ce soit dans les petites villes ou les bourgs ruraux, mais aussi dans de prestigieux stades d'une capacité dépassant 40 000 places à Bologne, Milan, Rome, Florence, Gênes, Turin et Naples. Parallèlement à l'encadrement de la population dans des organisations qui (sur)valorisent les exercices physiques, il développe vigoureusement le sport-spectacle. Au sein de ces politiques, le football est un élément clé. Né dans l'élite anglaise au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, il s'est diffusé peu à peu à travers les frontières et les classes sociales pour se muer en pratique populaire et en culture de masse. Le régime est cependant tout d'abord réticent envers un sport suspect d'entretenir les divisions qui fracturent la société italienne et dont les matches sont régulièrement secoués par la violence des supporters. Pour que ce sport soit utile, il faut tout d'abord maîtriser cette violence et montrer que le régime contrôle l'ordre public. Ce n'est que progressivement, voyant tout le potentiel de propagande – et de dialogue entre le Duce et les foules – que l'appareil d'État se mettra pleinement à son service.

En 1926, Mussolini nomme l'un de ses proches, Leandro Arpinati, à la tête de la Fédération italienne de football. C'est un fasciste de la première heure, vice-secrétaire général du parti et *podestà* (maire / bourgmestre) de Bologne. Il s'attache à mettre sur pied un championnat italien moderne, mais aussi à bâtir une équipe nationale qui puisse devenir une ambassadrice du fascisme et faire rêver tous les Italiens. Le football devient un outil dans la construction du sentiment national, il permet de transcender les foules et de les divertir alors que les libertés sont toujours plus attaquées. En 1929, Vittorio Pozzo est nommé entraîneur de l'équipe nationale<sup>2</sup>. C'est l'un des pionniers du football italien qui a découvert le football lors de ses études à Manchester au début du 20<sup>e</sup> siècle. Il sera l'architecte de la Squadra Azzurra à cette époque où le professionnalisme se développe en Italie. Pendant dix ans, celle-ci va presque tout gagner : la Coupe internationale européenne de 1930, précurseur du Championnat d'Europe des nations, la Coupe du monde de 1934, la médaille d'or aux Jeux olympiques de 1936 et la Coupe du monde de 1938.

Les Coupes du monde jouissent d'une aura énorme. Leur histoire est intimement corrélée avec les grandes transformations économiques, sociales et politiques de notre époque. C'est vrai aujourd'hui, c'était déjà le cas dans les années 1930. Mussolini voulait l'organisation de celle de 1934 et il l'a obtenue. Il désirait bien sûr remporter la compétition, mais aussi montrer que l'Italie était capable d'organiser un tel événement. Après ce titre remporté à Rome (sur fond de rumeurs de tricheries), elle rééditera ce succès à Paris sur fond de tensions internationales croissantes et sur les terres d'une démocratie de plus en plus hostile. Il ne dissimulera bien sûr pas sa satisfaction.

---

<sup>2</sup> En réalité, c'est la troisième fois qu'il occupe cette fonction, la première fut lors des Jeux olympiques de Stockholm de 1912 et la seconde lors de ceux d'Amsterdam en 1928.

## Apolitique le football ?

Bien que l'idéologie sportive officielle affirme sans cesse, non seulement l'apolitisme réel du mouvement sportif, mais encore la volonté d'apolitisme de ses dirigeants, la réalité effective de la pratique institutionnelle du sport démontre au contraire que le sport est étroitement imbriqué à la politique et aux activités de l'État<sup>3</sup>

C'est probablement au football que cette affirmation du sociologue français Jean-Marie Brohm s'applique le mieux. Depuis l'entre-deux-guerres, où le ballon rond s'impose peu à peu comme l'un des principaux sports de masse en Europe et en Amérique du Sud, jusqu'à aujourd'hui où l'on n'hésite plus à parler de la « planète football », il est devenu un enjeu politique important. La Coupe du monde qui s'annonce en juin en Russie en constitue une parfaite illustration.

Lorsque l'on se penche sur la Coupe du monde de 1938 en France, on constate un contraste notable entre l'attitude des pouvoirs publics du pays hôte et celle des Italiens. Si, chez ces derniers, le football fait partie intégrante de l'appareil de propagande, les dirigeants français se tiennent soigneusement en retrait, sans doute pour des raisons idéologiques à l'égard du sport professionnel, considéré alors comme moins digne de soutien que le sport amateur. Mais il va de soi que les raisons diplomatiques pèsent également dans cette attitude.

Dans les années 1930, l'État avait compris que tout sport-spectacle pouvait être virtuellement préjudiciable aux relations diplomatiques, susciter des troubles politiques, rehausser ou entamer la réputation internationale de la France et rendre le régime plus ou moins populaire<sup>4</sup>.

Les nuages s'amoncellent alors au-dessus de l'Europe : la guerre civile espagnole (où Franco bénéficie du soutien énergique des Allemands et des Italiens), l'Anschluss (à laquelle le monde vient d'assister passivement), la crise des Sudètes (où Hitler se montre chaque jour plus virulent), etc. Lorsque l'on consulte la presse belge de l'époque, on est surpris de constater l'absence quasi totale de lien entre cette actualité politique et la compétition. L'équipe autrichienne est pourtant déclarée forfait – et pour cause, le pays a cessé d'exister –, alors que quelques-uns de ses joueurs évoluent désormais sous le maillot allemand. Les équipes allemandes et italiennes brandissent le salut fasciste avant les rencontres sans que cela semble émouvoir beaucoup de journalistes. La presse ne relaie presque exclusivement que les résultats de la compétition et les anecdotes des matchs. Elle est enthousiaste quant à la qualité de jeu des Italiens. Mussolini, quant à lui, y voit évidemment une éclatante victoire idéologique du fascisme sur la démocratie.

La politique en matière de sport que l'Italie a instaurée présente de nombreux points communs avec ce qui sera mis en œuvre par la suite dans différentes dictatures (Allemagne nazie, Portugal de Salazar, Espagne franquiste, régime de Vichy, mais aussi en URSS et dans ses pays satellites), suscitant la méfiance, mais aussi la fascination au sein des États démocratiques.

---

<sup>3</sup> Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1976, p. 197.

<sup>4</sup> Joan Tumblety, « La Coupe du monde de football de 1938 en France. Émergence du sport-spectacle et indifférence de l'État », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2007/1 (n° 93), p. 139-149.

<https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2007-1-page-139.htm>, consulté le 7 mai 2018.

## Aujourd'hui

Les hommes et femmes politiques s'affichent aujourd'hui volontiers au stade. Ils louent l'idéal sportif et ses multiples corollaires – dépassement de soi, courage, fair-play, etc. Que ce soit au niveau local ou lors de compétitions internationales, il est bon de soutenir telle ou telle équipe afin de construire une image d'élus proche du citoyen. Le football serait par essence apolitique et universel, un outil d'intégration sociale ou de rapprochement entre les peuples. Que l'on regarde les enjeux politiques ou financiers qu'il représente aujourd'hui ou dans le passé, il va de soi que la réalité est plus complexe.

Le football est aujourd'hui omniprésent, à l'exception de la recherche universitaire. En effet, rares sont les historiens, les sociologues, les économistes, les politologues, etc. qui ont comme champ d'étude, ce qui constitue indubitablement l'un des plus importants phénomènes de masse de nos sociétés mondialisées.

Parmi ceux qui ont entrepris un travail de pionnier, dès les années 1970, d'analyse du phénomène sportif moderne, on trouve Felice Fabrizio en Italie ou Jean-Marie Brohm en France. Ils ont proposé une critique radicale du sport. Formulée brièvement, leur thèse est que l'idéologie sportive est totalitaire, un « opium du peuple » aux mains des classes dominantes pour détourner les classes populaires de leurs intérêts économiques et politiques. Jean-Marie Brohm pousse l'analyse jusqu'à prétendre que le sport est un « point aveugle » des systèmes de domination, « une instance sociale particulièrement solide et bien protégée par l'alliance entre les strates idéologiques », cette critique étant également valable pour les démocraties libérales. Les questions qu'ils soulèvent sont certes pertinentes mais peut-être caricaturales. Pascal Boniface, dans son livre *Football et mondialisation*<sup>5</sup>, objecte que l'instrumentalisation politique n'atteint pas toujours son but, comme en Argentine, en 1978, où la junte militaire tenta, sans succès, d'utiliser la Coupe du monde à son profit. Il rappelle aussi qu'un stade de football peut également devenir un lieu de contestation du pouvoir où la répression est difficile à organiser, comme ce fut le cas en Iran au début des années 1980. Selon lui, les dérives et les déviances du football (violence, racisme, « football fric », corruption, repli identitaire, etc.), sont aussi le reflet des maux de nos sociétés.

À quelques jours du lancement de la Coupe du monde en Russie, les questions qui mêlent football et politique – sinon géopolitique – sont bien entendu d'une brûlante actualité. Il va de soi que les enjeux de la compétition, qui apparaît comme une priorité absolue pour Vladimir Poutine, dépassent allègrement ses composantes sportives. Alors que les tensions Est-Ouest ne cessent de se détériorer (ingérence russe dans plusieurs processus électoraux, Ukraine, Syrie), l'affaire Skripal (du nom de l'ex-espion russe assassiné à Londres) a récemment provoqué une crise ouverte. L'Angleterre et l'Islande ont déjà annoncé un boycott diplomatique de la compétition, alors que d'autres (Suède et Danemark) l'envisagent sérieusement. Andrzej Duda, le premier ministre polonais, sera lui absent de la cérémonie d'ouverture, le 14 juin prochain, en soutien aux Britanniques. En mars dernier, le parlementaire travailliste Ian Austin déclarait : « L'idée de voir Poutine utiliser la Coupe du monde comme un exercice de communication pour passer sous silence le régime brutal et corrompu dont il est responsable me terrifie », et Boris Johnson, ministre des Affaires étrangères britannique, surenchérisait : « La comparaison avec 1936 est tout à fait juste. C'est


---

<sup>5</sup> Pascal Boniface, *Football et mondialisation*, Paris, Armand Colin, 2010.

à vomir de penser à Poutine en train de se glorifier lors de cet événement sportif. » Les réactions de Moscou ne se firent pas attendre, l'ambassadeur russe à Londres faisant lui aussi appel à l'histoire : « Personne n'a le droit d'insulter le peuple russe, qui a vaincu le nazisme et sacrifié plus de 25 millions de vies dans ce combat, en comparant notre pays à l'Allemagne nazie. » À quelques semaines du début de la compétition, les tensions sont donc plus que palpables.

Le football (et sans doute plus largement l'ensemble du sport moderne) mériterait très certainement plus d'attention de la part des analystes du monde contemporain. Les aspects diplomatiques ou liés à la propagande sont bien sûr intéressants, mais au-delà de ceux-ci c'est la manière dont il imprègne nos sociétés qui pose question. Comme l'affirme sans détour, Alfred Wahl, l'un des rares historiens français à avoir entrepris un travail scientifique sur la question :

Contrairement à l'idée souvent répandue, le football ne se situe pas en marge des grands problèmes de la société ; il ne forme pas un espace préservé. Au contraire, il est l'un des lieux où pénètrent des intérêts économiques considérables, où s'affrontent les idéologies et où s'insinue la politique nationale et internationale. Le football est un miroir des problèmes de notre temps<sup>6</sup>.

 <p>FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES</p>	<p><i>Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.</i></p> <p><i>À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.</i></p> <p><i>Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.</i></p>
--	--

<sup>6</sup> Alfred Wahl, *La balle au pied, Histoire du football*, Paris, Gallimard, 2002, p. 79.